

Laval théologique et philosophique



Pierre VADEBONCOEUR, *Essais sur la croyance et l'incroyance*.
Saint-Laurent, Éditions Bellarmin, 2005, 166 p.

Nestor Turcotte

Volume 64, numéro 1, février 2008

Le commentaire philosophique dans l'Antiquité et ses
prolongements : méthodes exégétiques (I)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/018546ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/018546ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Turcotte, N. (2008). Compte rendu de [Pierre VADEBONCOEUR, *Essais sur la croyance et l'incroyance*. Saint-Laurent, Éditions Bellarmin, 2005, 166 p.] *Laval théologique et philosophique*, 64(1), 219–220. <https://doi.org/10.7202/018546ar>

faculté spirituelle, ils rejettent toute métaphysique et s'en remettent au postulat du déterminisme universel, auquel ils soumettent la nature, la vie humaine individuelle et sociale.

Le chapitre quatrième aborde la morale stoïcienne. Le bonheur ne consiste pas uniquement dans la connaissance de l'identité de la nature avec le Logos. Le bonheur est dans l'acceptation consciente de son métier d'homme. « *Hominem agere* », disait Sénèque. L'homme est citoyen du monde mais son universalisme reste théorique. Son effort pour le changer demeure inutile, puisque tout arrive pour le mieux dans l'immense corps ordonné par la sagesse du Logos. Le sage ne doit pas essayer de changer l'ordre du monde. Il doit travailler uniquement sur sa conduite personnelle pour essayer de la conformer au rythme universel. La vertu morale n'est que la soumission à l'ordre universel des choses. Le vice, son contraire, n'est que la révolte contre les décrets du Logos-Providence. Ainsi toute réforme morale, selon la pensée stoïcienne, devient une réforme intellectuelle. La morale stoïcienne se rapproche de la notion socratique qui identifie vertu et sagesse. L'ascétisme stoïcien invite à discerner les faux et les vrais biens. La vertu devient ainsi un jugement et ce jugement n'est rien d'autre qu'un acte de la volonté libre.

L'A. laisse à son lecteur le soin de chercher les carences de la pensée stoïcienne. Il aurait été intéressant de savoir son point de vue personnel à la fin de ce splendide ouvrage. Quoi qu'il en soit, il demeure que le vice radical du stoïcisme est son panthéisme matérialiste. Dieu étant l'intelligence organisatrice de la matière, la cause devant ressembler à son effet, les stoïciens en arrivent à la conclusion que Dieu est une intelligence corporelle, identique au monde. Ils se montrent ainsi incapables de s'élever aux notions métaphysiques qui permettent de concevoir l'être comme tel réalisable à l'infini, distinct de l'être corporel, objet d'expérience. De plus la soumission parfaite au Logos supprime aussi toute vraie liberté, comme toute obligation et responsabilité.

Le professeur de Nantes a commis un livre d'une beauté exceptionnelle. La recommandation d'en faire la lecture est superflue.

Nestor TURCOTTE
Matane, Québec

Pierre VADEBONCOEUR, **Essais sur la croyance et l'incroyance**. Saint-Laurent, Éditions Bellarmin, 2005, 166 p.

Essayiste, Pierre Vadeboncoeur n'a plus besoin de présentation. Il domine parce qu'il n'est lié à aucune idéologie et transcende tous les systèmes, les étiquettes à la mode. Capté par l'attention à l'Être, il philosophe sans en porter le nom. Ce dernier ouvrage, tout comme les autres qui le précèdent, montre la seule préoccupation constante qui tisse et structure toute son œuvre : l'esprit n'est pas au service d'un monde superficiel et aléatoire. Il accepte de servir l'Être dans toutes ses manifestations et ses actualisations.

« On doit mépriser les choses qui sont comme si elles n'existaient pas ; puis garder et rechercher celles qui ne sont pas comme si elles existaient. » Cette petite phrase, tirée d'un texte du XII^e siècle, pourrait résumer sa pensée. C'est le leitmotiv qui circule dans toutes les pages de ce petit volume. « Nous relevons sans le savoir d'une ontologie stable et lumineuse ». Voilà l'objet de toute croyance. Comme la raison n'arrive jamais à dessiner le contour de l'Être, celui-ci lui demeure inaccessible et donc reste inépuisable. L'incroyance, par contre — voilà ce qui caractérise la post-modernité —, ne pense que « rien ne règle rien » et se situe à la surface des choses.

En plus d'être une réflexion sur l'Être et la postmodernité, ce petit ouvrage est un plaidoyer en faveur de la liberté. L'A. n'accepte pas d'être limité et enfermé par les faiseurs d'opinions, ceux

qui, par les médias, fabriquent le prêt-à-porter des courants de pensée populaires et mouvant. Il se réfère constamment à la tradition où se trouvaient grand espace et appel à l'universel. À l'ouverture qui n'est jamais banalisée.

Il faut revenir vers les valeurs. Une cartographie des valeurs stables et universelles. Celles-ci sont en bonnes parties perdues. Rien n'est plus établi et chacun vit un individualiste qui justifie tout. On vit aux antipodes de l'exemplaire, du modèle, de l'essence. Le monde de jadis avait une sorte d'existence objective, établie sur le dogme qui maintenait un ensemble. La foi de l'A. s'exprime à partir d'une tradition où il y avait des raisons ultimes, qui sont telles par nature, non par convention.

L'idée de vérité traverse l'ouvrage. Elle est au-dessus comme une majesté. Sans la vérité, aucune idée. La vérité existe et est objective, car elle est la stricte mesure de l'être, lequel est dans l'impossibilité de faillir. En ce sens, elle est objet de foi par excellence et en même temps une pensée qu'aucune pensée ne peut nier.

L'A. n'a pas la prétention de livrer ici un traité. Ce n'est « pas une analyse mais une étape », « pas un livre, mais un pas ». Pas une doctrine mais une ouverture. C'est en passant par l'art qu'il amène le lecteur à entrer dans sa démarche. Les visages de Malraux, de Beethoven, de Borduas, de Bach, sont autant de figures qu'il privilégie pour accompagner le lecteur dans son cheminement en constante progression. On est loin des spéculations des philosophes traditionnels. Certains passages ressemblent aux pages des grands mystiques où parfois certains concepts, voire certaines expressions, ne sont pas pleinement définis. L'A. utilise parfois des locutions verbales comme « la personnalité de l'Être », « la personnalité du monde ». Une teinte panthéistique semble envahir parfois son discours, mais l'auteur prend bien soin de s'en dissocier.

Un livre, somme toute, qui reprend des thèmes moult fois traités dans des ouvrages précédents. Ici, la connaissance demeure l'ennemie de la Connaissance. Elle pratique une brèche. Elle casse un conformisme. Elle reprend une liberté.

Il n'est plus permis, suite à la lecture de cet ouvrage, de revenir dans une société où la négation est partout généralisée, où l'emmêlement est si visible et constant, où il est impossible de trouver une ligne indiquant une direction. La réalité étant souveraine, la vérité étant la quête de tout homme, la liberté étant sa voie, on accède ainsi à un autre ordre, supérieur et dégagé, heureux et libre, dans lequel il ne s'agit pas de se poser des questions délétères.

Nestor TURCOTTE
Matane, Québec

Louis VALCKE, **Pic de la Mirandole. Un itinéraire philosophique.** Paris, Société d'édition Les Belles Lettres (coll. « Le miroir des humanistes », série « Biographie »), 2005, 491 p.

Louis Valcke, licencié en droit et docteur en philosophie de l'Université de Louvain, s'est affirmé comme spécialiste international de la philosophie de la Renaissance. Il est professeur émérite de philosophie à l'Université de Sherbrooke. En 2006, le professeur Valcke a reçu le prix Monseigneur Marcel pour son ouvrage consacré à l'histoire de la philosophie de la Renaissance.

Dans cet ouvrage exceptionnellement bien fait, l'A. commence par situer le contexte historique et intellectuel dans lequel baigne Pic de la Mirandole. Il aborde les grands courants de pensée de l'époque, brosse l'arrière-plan philosophique qui inspirera ensuite toute l'œuvre mirandolienne. L'A. démontre comment la Renaissance humaniste inspira une résurrection de la philosophie antique sous toutes ses formes. Les néoplatoniciens de l'Académie de Florence, sous l'égide de Marsile